Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

Band: 48 (1991)

Heft: 4

Artikel: Amuse-gueule

Autor: Redard, Georges

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-37705

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Amuse-gueule

Par Georges Redard, Kirchlindach

On constate en grec une étonnante diversité des verbes pour «manger»: ἔδω, ἔσθω, ἐσθίω, φάγω, βιβρώσκω, τρώγω, sans compter les substituts fréquents πατέομαι, σιτέομαι, etc. Cette concurrence n'a pas encore fait l'objet d'une étude d'ensemble[1] et nous ne prétendons ici qu'y contribuer en examinant l'un de ses éléments les plus singuliers: τρώγω. Les traductions qu'on en donne varient entre 'brouter', 'croquer', 'manger grossièrement' ou, au contraire, 'manger délicatement', 'se régaler'. Chacune ne convient qu'à une partie des exemples, mais aucune n'en rend la signification complète, celle qui lui est propre au sein des autres termes dits synonymes. L'étymologie, comme souvent en pareil cas, est d'un enseignement médiocre; elle n'explique pas, notamment, pourquoi τρώγω a éliminé ἔδω et ἐσθίω dans l'histoire du grec, subsistant seul en néo-grec comme verbe usuel pour 'manger'.

Dans l'unique exemple homérique, on s'accorde sur le fait que les mules de Nausicaa «*broutent* le chiendent à la douceur de miel»: τρώγειν ἄγρωστιν μελιηδέα (Od. 6, 90). Mais en prose τρώγω se dit aussi bien de l'alimentation des humains, sans connotation plaisante ou injurieuse. Et même dans cet emploi, on ne voit pas comment, si τρώγω signifie proprement 'manger des friandises' chez Hérodote 1, 71[2], il sera devenu dans les Evangiles un «vulgärer Ersatz» de ἐσθίειν (Blass-Debrunner, Gramm. des neutestamentl. Griechisch[9], 1954, § 101, p. 63; id. 15e éd. 1979).

Choisissons les emplois variés qu'offre Hérodote[3] et qui permettent d'accéder à une définition:

2, 37: κυάμους ... Αἰγύπτιοι ... οὔτε τρώγουσι οὔτε ἕψοντες πατέονται «les Egyptiens ne mangent pas de fèves (sc. crues) et ils n'en consomment pas bouillies»

1 Trois articles du BSL éclairent des points essentiels: J. Vendryes, *Les notions de 'boire' et 'manger' en indo-européen et l'aspect verbal* (41, 1940, 25–38; considérations – qui auraient leur place ici aussi – sur l'emploi grammatical des préverbes); P. Chantraine, *Les noms d'action répondant aux verbes signifiant 'manger' et 'boire' chez Homère* (59, 1964, 11–23), et, à la suite, E. Benveniste, *Renouvellement lexical et dérivation en grec ancien* (ibid., 24–39; ἔδω n'est plus chez Homère qu'«un fantôme littéraire» et «le changement lexical n'a souvent pour fin que de rénover les possibilités de dérivation»).

2 Comme le précise Ph.-E. Legrand ad loc.: les gens de Cappadoce sont pauvres, οὐ σῦκα δὲ ἔχουσι τρώγειν «ils n'ont pas de figues à manger». Cf. σῦκά τε τρώγειν «des figues à croquer» Aristoph. *Paix* 1324.

3 Nous avons examiné tous les passages cités par LSJ s.v.; l'énumération en excéderait le cadre de cet article sans d'ailleurs en modifier les conclusions.

2, 92: les fruits des lis (qui poussent dans le Nil) contiennent des grains bons à manger tels quels (τρωκτά) ... on les mange (τρώγεται) frais ou secs. Quant au papyrus, on en mange (τρώγουσι) la partie inférieure soit crue, soit – mets vraiment délicat – cuite à l'étouffée.

C'est τρώγω qui s'emploie pour la consommation des fruits:

1, 71: σῦκα 'figues', cf. supra

4, 109: les Boudins (voisins des Scythes) mangent des amandes de pin φθειροτραγέουσι[4]

4, 143: ὁρμημένου Δαρείου ῥοιὰς τρώγειν «Darius se disposait à manger des grenades»

4, 177: les Lotophages οἳ τὸν καρπὸν μοῦνον τοῦ λωτοῦ τρώγοντες ζώουσι «qui vivent en ne mangeant que le fruit du lotos» (sorte de jujubier; affirmation pour le moins excessive!).

Il s'agit donc avant tout de 'manger la partie savoureuse d'un produit naturel, notamment végétal'; cette partie est consommée telle quelle, en général sans préparation particulière, et la consommation ainsi désignée est plutôt occasionnelle et d'appoint, prélevée par exemple sur une plante qui n'est pas tout entière comestible, pour les hommes comme pour les animaux.

De là vient que τρώγω désigne la consommation de mets délicats, tels que la ἱππάκη «fromage de lait de jument» chez les Scythes (Hippocr., Peri aer. 18, 27; Eschyle, frg. 198); les τρωκτά ou τρωγάλια sont des friandises de dessert, particulièrement des fruits secs (amandes, figues, noix, etc.) et les τρώξιμα des légumes mangés crus (Hippocr., Int. = Peri tôn entòs pathôn 30)[5]. Le sens ne varie pas s'il s'agit d'animaux: ni 'brouter', ni 'dévorer', mais 'manger la partie délicate d'une plante': chiendent (Od. 6, 90 supra), pois chiches (ἐρεβίνθους τ. Aristoph., Ach. 801), pousses d'olivier (θαλλόν Théocr. 4, 45), arbouse (κόμαρον id. 4, 11), etc.; bref, en toutes conditions, c'est consommer sans apprêt le fruit ou la partie délicate d'une nourriture offerte par la nature.

Même réduites, ces indications permettent de préciser le procès par lequel τρώγω a pris en grec tardif la place de ἐσθίω. Les étapes de cette substitution sont encore apparentes dans la rédaction des Evangiles. Alors que Luc 17, 27 dit des hommes d'avant Noé qu'ils ἤσθιον, ἔπινον «mangeaient, buvaient» (même formule 17, 28), on trouve chez Matthieu 24, 38 τρώγοντες καὶ πίνοντες, et τρώγω est seul employé chez Jean, à l'exclusion de ἐσθίω.

Peut-on discerner la raison de ce choix? Une inscription de Crète, attri-

4 Ph.-E. Legrand écarte avec raison la traduction, également possible, «mangeurs de poux» que retient seule le *Lexicon* de J. E. Powell.

5 L'ensemble des dérivés mériterait examen; ainsi τρώκτης subst. «qui mange, qui croque, particul. des fruits crus (noix, amandes, etc.), d'où en parl. de pers. avide, vorace, rapace» (Bailly-Séchan-Chantraine s.v.).

buée au 1er s. av. n.è., semble fournir un indice utile: ἔδωκεν εὔζωμον νήστῃ τρώγειν «il offrit de la roquette à manger à l'affamé [qui avait jeûné]» (Syll.[3] 1171, l. 9 = M. Guarducci, I Cret. I, Lebena, 17). Dans cette liaison de νήστης et de τρώγειν se trouve sans doute la condition cherchée: τρώγειν est le fait de manger pour celui qui a été privé de nourriture. Si on lit chez Jean 6, 55–59 ὁ τρώγων μου τὴν σάρκα καὶ πίνων μου τὸ αἷμα ... ὁ τρώγων με ... ὁ τρώγων τοῦτον τὸν ἄρτον, il faut observer que cette injonction de Jésus «mangez ma chair et buvez mon sang» (pour avoir la vie éternelle) transpose mystiquement deux épisodes qui précèdent immédiatement: la multiplication miraculeuse des pains (6, 1–11) et la manne tombée du ciel dans le désert (6, 49). τρώγειν est donc bien l'expression qui convient à des affamés mis en présence d'une nourriture inattendue. Il est probable que τρώγω l'a emporté parce qu'il exprimait, mieux que le banal ἐσθίω, le fait de 'manger' dans les circonstances où il prend le plus de relief, après une privation ou à la fin d'un jeûne; c'est le terme dénotant le 'croquer tout cru' qui s'est alors imposé pour 'manger' et demeure seul employé aujourd'hui.

C'est pour la même raison, entre autres[6], qu'en latin *manducare* a remplacé *edere,* avec une connotation qui ressort par exemple de ce commentaire de M. A. Labeo: «*crudum manduces* Priamum Priamique pisinnos» (Schol. Pers. 1, 4)[7]. Ainsi, également, le skr. *khā́dati* 'il mord' a remplacé *ad-* (*atti* 'il mange') dès le moyen-indien et s'est imposé seul en indo-aryen moderne, tsigane compris[8].

6 Pour *edō,* l'irrégularité de la flexion, les formes partiellement monosyllabiques condamnaient aussi le verbe à disparaître. Seule s'est maintenue la forme à préverbe *comedō* (la plus fréquente dans la Vulgate; cf. κατεσθίω), vivante encore en espagnol et portugais: *comer* (Meyer-Lübke 2077, p. 196).

7 Rappel évident de l'Iliade 4, 35 où Zeus reproche à Héra de vouloir «dévorer vivants et Priam et les fils de Priam» (P. Mazon).

8 Cf. W. Schulze, *Kl. Schr.* 627: «*khād-* ('beissen' = lit. *kándu*) ist in den indischen Volkssprachen, unter Verdrängung der Wurzel *ad,* zur gewöhnlichen Bezeichnung des Essens geworden».